

*M. v. Guidi*



MARLBOROUGH,  
POEME COMIQUE.



THE UNIVERSITY OF  
CHAMBERS  
OF THE



2

MARLBOROUGH,  
POEME COMIQUE,  
EN PROSE RIMÉE,  
PAR LE COUSIN JACQUES, *K*  
AVEC DES NOTES  
DE M. DE KERKORKURKAYLADECK,  
GENTILHOMME BAS-BRETON.

---

Tous ces grondeurs au front sévère,  
Tous ces sophistes loups-garoux,  
Ces gens, qu'afflige & désespere  
Notre humeur badine & légère,  
Sont, avec leur morale amère  
Et leur sagesse atrabilaire,  
Quatre fois moins sensés que nous.  
LES PET. MAIS. DU PARN. p. 9. Ch. I.

---

*Prix, trente-six sols, broché.*



A L O N D R E S,  
*Et se trouve à Paris, chez les Libraires  
qui vendent les Nouveautés.*

---

M. DCC. LXXXIII.

MARLBOROUGH

POÈME COMIQUE

EN PROSE RIMÉE

PAR LE COUSIN JACQUES

AVEC DES NOTES

DE M. DE KERNORRUELLER

GENTILHOMME BAS-BRETON

Tout ces grognons au front lésé  
Tout ces topiques - garnis  
Ces gens, d'ailleurs si dévoués  
Mettent souvent basins & jupes  
Sont, avec leur robe à la mode  
Et leur façon d'habiller  
Qu'ils ont moins sentis que nous  
Les Parisiens.



A LONDRES

Et se trouve à Paris, chez le Libraire  
qui vendent les Nouveautés

M. DCC. LXXIII



MARLBOROUGH,  
*POEME COMIQUE,*  
 EN VERS ET EN QUATRE CHANTS.



C H A N T I.



Boyez tant qu'il vous plaira,  
 Doguins de l'état littéraire !

Le COUSIN JACQUES se rira

De votre rage mercénaire.

Eh ! que vous sert d'être mordants ?

Mal-gré vous & mal-gré vos dents,

Ses vers, moins sensés qu'amusants,

Aux yeux des lecteurs indulgents

A 3

Se montreront avec audace ;  
Et même, aux yeux des plus méchants,  
Peut-être, ils mériteront grace.

Allons ; c'est assez préluder.  
Un livre de si court espace  
N'a pas grand besoin de préface.  
Commençons donc, sans plus tarder ;  
Et, si quelqu'un nous cherche noise,  
Pour nous venger de ses lardons, ...  
--- Eh bien ? --- ... eh bien ; nous rimerons.

Heureuse & simple villageoise !  
O toi ! qui reçus de LOUIS  
La gloire d'allaiter son Fils ! ...  
Puissent un jour se faire lire  
Mes vers par ce petit Amour !  
Puissent le divertir un jour ,  
Les sons de ma rustique lyre !  
Aux joyeux accents de ta voix



CHANT I. 7

Ce bel Enfant , plus d'une fois ,  
A répondu par un sourire ;  
Moi , je viens sur un autre ton  
Célébrer cet illustre Nom ,  
Qui fut l'objet de ta chanson !  
Je veux que de tes mœurs antiques  
Ma naïve fécondité  
Retrace la simplicité.

PRINCE ! j'ignore les rubriques  
Introduites parmi les Grands ;  
C'est un rimailleur de village ,  
Qui , de ses justes sentiments ,  
T'adresse le sincere hommage !  
Va ! le Français , pour te chérir ,  
N'a besoin que de la nature.  
La voix du Ciel est toujours sûre ;  
C'est lui , qui m'apprend à bénir  
Le Sang dont il t'a fait sortir  
Le Soleil luit ; & le sauvage ,



8 MARLBOROUGH,

Qui, dans sa misérable plage,  
N'a que l'ignorance en partage,  
Sent tout le prix de ses rayons :  
LOUIS est Pere ; & son Ouvrage,  
Aux peuples des moindres cantons,  
Retrace son Auguste Image.  
Le plus rustre de mon village,  
N'a pas eu besoin de leçons  
Pour sçavoir aimer les BOURBONS.

Aimable Enfant ! dans ton jeune âge,  
Peut-être qu'à mon badinage  
Tu te feras intéressé !  
Car il t'offrira le langage  
Avec lequel on t'a bercé !  
L'air qu'a frédonné ta nourrice ;  
Quand tu reposais sur son sein,  
Fit naître chez moi le caprice  
Des vers que t'adresse ma main.  
Du Héros, que Paris révere,

# CHANT I. 9

Ma voix consacrer le Nom ;  
 Nom fortuné ! qui fut , dit-on ,  
 Chanté par ton Auguste Mere !  
 Ce Nom , dans ses joyeux loisirs ,  
 Eut quelque part à ses plaisirs.

Quel beau laurier pare ta tête !  
 Héros , né pour t'enorgueillir !  
 L'honneur , dont tu viens de jouir ,  
 Vaut ta plus brillante conquête !

Qu'ils me donneraient de fierté ,  
 Ces vers pleins de sincérité !  
 Quel droit à l'immortalité !...  
 S'ils étaient lus par ANTOINETTE !  
 Heureux mille fois le poète  
 Qui fixera sur ses écrits  
 Les yeux de notre Souveraine !  
 C'est-là des travaux de sa veine ,  
 C'est-là le véritable prix !

TO MARLBOROUGH,

Liqueur féconde d'Hippocrène !  
Invincible attrait de Cypris !  
Vous pouvez moins sur les esprits  
Qu'un seul regard de notre REINE !

Si je trouve autant de lecteurs,  
Que sa beauté, sa bienfaisance  
Trouvent par-tout d'admirateurs ! ...  
Hardi, Messieurs les Imprimeurs !  
Comptez sur ma reconnaissance ;  
Morbleu ! j'aurai des acheteurs  
Dans tous les recoins de la France.

Voici, Lecteurs, un fait certain ;  
De le croire n'ayez pas honte ;  
Car il est signé de la main  
De celui qui vous le raconte.  
Je rime assez facilement ;  
Et bien m'en prend, car le tems presse.  
En un clin d'œil la mode cesse ;

Mes vers font l'œuvre du moment.

MARLBOROUGH, ce grand Capitaine,  
Qui, si son histoire ne ment,  
Jusques à son dernier moment,  
Fit des exploits à la douzaine,  
Se promenait, assure-t-on,  
Le long des bords de l'Achéron ...  
--- Fi donc ! c'est pure gasconade.  
De l'Achéron !... je n'en crois rien.  
N'est-il point d'autre promenade,  
Un peu plus belle & moins mauffade,  
Dans les enfers ? -- fans doute. -- Eh bien !  
Parlez-nous des champs Elysées ;  
Je m'y reconnais ; ce nom-là  
Quadre mieux avec nos idées.  
--- Qu'on se fâche tant qu'on voudra ;  
Moi, qui sçais très-bien les nouvelles,  
Je vous dis que Monsieur Pluton,  
A fait, auprès de l'Achéron,



12      M A R L B O R O U G H ,

Des promenades assez belles.  
 Plusieurs caffés y sont bâtis ,  
 Plus sombres que ceux de Paris ;  
 Mais , ma foi ! presqu'aussi jolis.  
 Les Grands de la cour infernale ,  
 Tous les jours dans ce lieu charmant ,  
 Promenent leur désœuvrement.  
 Avec une ardeur sans égale ,  
 On y traite d'ameublements ,  
 De perruquiers , d'ajustements ,  
 De chevaux & de bâtimens.  
 Car l'on n'y parle point de guerre ;  
 'Attendu que ces noirs états ,  
 Ne sont pas , comme sur la terre ,  
 Soumis à plusieurs Potentats.  
 On n'y connaît point l'Angleterre ;  
 Et , si l'on y traite d'affaire ...  
 Baste ! il s'agit bien de combats !  
 De Caron la paisible barque  
 Est le seul vaisseau du Monarque.

Qui régit ce sombre pays.

Les matelots en sont bannis.

Bref ; un Officier de marine

Y ferait une piètre mine.

Or , la perle des Conquérants ,  
Marlborough, avec ses mouftaches ,  
Y passait assez mal son tems ;  
Lui pour qui les fabres, les haches ,  
Les mousquetons, les pistolets ,  
Et les mortiers & les boulets ,  
Et les lances & les rondaches ,  
Et les canons & les fusils ...  
Étaient des joujoux favoris.

Une bombe était une bille ,  
Pour cet Enfant chéri des Cieux ;  
Et ceux qui sont de sa famille ,  
Cassent la tête à *qui mieux mieux*.

Il pestait donc dans l'autre monde.  
Mais il jurait ! jurait si fort ,  
Qu'on tremblait par-tout à la ronde.  
On lui disait : » Vous avez tort !  
» Pourquoi ces cris ? là ! là ! Milord !  
» Votre regret est inutile :  
» Et puis , mon cher , quand on est mort ,  
» Il est tems de rester tranquille. «  
Néant ; le Héros indocile ,  
Maudissait encor plus son fort.

Un jour donc , que son Excellence ,  
Sur les rives de l'Achéron ,  
Lâchait quelque nouveau juron ,  
Un nouveau débarqué de France ,  
L'aborde , & dit : Seigneur Anglais !  
Serviteur. Vous êtes Français ?  
(Reprend d'un ton de conséquence ,  
L'homme fameux par sa vaillance ?)  
Nouveau , je crois , dans ce pays ?

Quelle nouvelle dans Paris ?

Y fait-on bien de la dépense ?

--- De nouvelle ? aucune, sinon

Qu'en cette Capitale immense ,

Tout retentit de votre Nom ...

--- De mon nom ? ... de par tous les diables ,

Répond le Breton vigoureux ,

Fronçant des sourcils effroyables !

De mon nom ? ... Ventre-bleu ! je veux ,

S'il se peut , juger par mes yeux ,

Si vos rapports sont véritables.

Ainsi soit fait. Droit chez Pluton ,

Pour solliciter cette grace ,

Marlborough entre avec audace.

Voyons ; ... le refusera-t-on ?

Milord serait gentil garçon ,

Difait le Monarque au Breton ,

S'il ne jurait pas comme quatre ;

Si ... mais , toujours prêt à se battre ...



— Sire ! ah ! Sire ! foyez certain,  
Que je me vaincrai pour vous plaire ,  
Si vous écoutez ma priere !...  
— Oui ? ... nous verrons cela demain.

Animé par cette espérance ,  
Milord n'eut garde de dormir.  
Croyant pouvoir bien-tôt jouir ,  
Ah ! comme il jouissait d'avance !  
» Que de charmes ! que de plaisir !  
» Je reverrai bien-tôt la France !  
» Paris est bien changé , dit-on ;  
» J'en jugerai ! .... Seigneur démon !  
» Deviens sensible à ma requête ! «

Pluton est un Dieu fort honnête ,  
Sur-tout quand on est importun.  
Aimant la paix comme pas un ,  
Quand on lui fatigue la tête ,  
Il résiste fort peu de tems ,

Pour

Pour se débarrasser des gens.

- » Allons, dit-il ; ce pauvre diable
- » Sollicite avec tant d'ardeur,
- » Que j'ai pitié de sa douleur.
- » Qu'un autre soit inexorable ;
- » Pour moi, je n'en ai pas le cœur.
- » Je consens donc à son voyage ;
- » Qu'on lui délivre un passe-port.
- » Allez, Milord ; & soyez sage ;
- » De-là dépendra votre fort.
- » Retenez ce que je vais dire :
- » Par un effet de ma bonté,
- » Si vous êtes ressuscité,
- » Une fois hors de mon Empire ,
- » Gardez votre virginité.
- » Pour vous c'est une fleur nouvelle,
- » Qu'il n'est plus permis de flétrir.
- » Si pour quelqu'aimable femelle ,
- » Vous brûlez d'un secret désir ,

- » Gardez-vous bien d'y consentir.
- » Car si, fédentaire auprès d'elle,
- « Vous montrez un coupable zèle,
- » Une prompte captivité,
- » De ce manque de chasteté,
- » Sera le prix trop mérité.
- » Du mal d'amour l'épidémie ;
- » Regne à Paris plus que jamais.
- » Mais, celui qui, par mes bienfaits,
- » Jouit d'une seconde vie,
- » Peut & doit être désormais
- » Exempt de cette maladie ...
- » Adieu, mon cher ; jusqu'au revoir. «

Milord, plein de reconnaissance,  
En voyant combler son espoir,  
Était content ! ... il fallait voir !

Pour venir de l'enfer en France,  
O mon Héros ! ton Excellence,

Doit être en habit d'ordonnance !  
 Une ame ne te suffit pas.  
 On aime ici des gens solides,  
 Et non pas des ombres rapides.  
 Il faut un corps ; & tu l'auras !

Au grand dépôt des corps sans vie ,  
 Il vient reconnaître le sien ;  
 L'ame , par un nouveau lien ,  
 A sa dépouille est réunie ;  
 Mais sans ce costume effrayant ,  
 Qui faisait peur à nos ancêtres ,  
 De nos modernes petits-maîtres ,  
 Il prend l'uniforme attrayant.

Mouftache à bas ; pommade ; essence ;  
 Talons à pic ; cheveux poudrés ;  
 Souliers artistement ferrés ,  
 Qu'enveloppe une boucle immense ;  
 Cou plat ; gros dos ; tête à l'évent ; ...



20 MARLBOROUGH, CHANT I.

Enfin notre antique élégant,  
Que l'air épuré de la France  
Transforme en damoiseau charmant,  
Vient honorer de sa visite  
De Paris le séjour brillant ;  
Tour-à-tour boudant, ricanant,  
Pirouettant & frédonnant ;  
Bien fier de traîner à sa suite  
Tout l'attirail de son mérite.





# NOTES

## DU PREMIER CHANT DU POEME DE MARLBOROUGH, *Par M. DE KERKORKURKAYLADECK.*

---

( Page 5, vers 1. )

*Aboyez tant qu'il vous plaira,  
Doguins de l'état littéraire !*

SI cette idée ne paraît pas juste au Lecteur un peu sérieux ; s'il la trouve trop triviale pour un Poème de ce genre, il peut y substituer celle-ci :

*Clabandez tant qu'il vous plaira,  
Censeurs de l'état littéraire !*

On voit bien que par le mot de *Censeurs*, on n'entend ici que les Littérateurs soi-disant, qui se font une espèce d'état de la critique. Cependant l'idée primitive de l'auteur me paraît, à moi, plus naturelle & plus conforme au caractère de ceux à qui il parle.

---

( Ibid., vers 3. )

*Le COUSIN JACQUES se rira.*

Ce début paraît répondre assez à ces vers, qui terminent les *Petites Maisons du Parnasse* :

*Si, par hasard, quelque plume  
Veut bien me faire l'honneur  
De censurer mon volume,  
Et compose, avec aigreur,  
Quelque docte médisance,  
En manière de satras,  
Je puis affirmer d'avance  
Que je ne la lirai pas.*

Le Cousin Jacques soutient assez bien cette joyeuse indifférence, qui caractérise l'ame stoïque d'un auteur. Un Prince, ami des beaux-arts, lui demandait un jour quelle était la chose la plus nécessaire à un jeune auteur; un front d'airain, Monseigneur, répondit-il; pour supporter, sans honte & sans douleur, les traits des envieux. Il est certain qu'il n'est guere possible aujourd'hui d'écrire, & d'écrire en vers, sans s'exposer à soutenir le poids d'une guerre littéraire. Le vrai moyen d'être insensible à la satire, c'est de ne pas s'en informer.

*Mon Apollon, sans être exempt  
Des traits malins de la satire,  
Jouit du paisible agrément  
De les ignorer & d'en rire.*

Je cite ici plusieurs vers des *Petites Maisons du Parnasse*, parce qu'il est probable que cet Ouvrage, beaucoup plus volumineux, & par conséquent beaucoup plus cher que *Marlborough*, ne sera pas vu de tous ceux qui se procureront celui-ci. Quoique les *Petites Maisons du Parnasse*, dont j'ai fait les *Notes*, ne soient pas exemptes de beau-

rés, il faut pourtant convenir que c'est la plus faible de toutes les productions du *Cousin Jacques*. Le succès qu'elle obtient par toute l'Europe, n'est pas une raison pour que l'auteur en ignore les défauts. Le sujet est neuf, & on pouvait tirer, d'une si plaisante idée, un bien autre parti que le *Cousin* n'en a tiré. Son Ouvrage est un mélange confus de scènes d'opéras ; & cent pages de moins, avec plus d'ordre dans les idées & dans le plan, en auraient fait un bon ouvrage. Il s'y trouve des farces mêlées avec des plaisanteries du haut genre ; & les tableaux en sont mal assortis. Cependant cela plait, dira-t-on ; l'énigme n'est pas difficile à deviner. On ne peut refuser à cet Ouvrage le mérite de la gaieté, de la nouveauté & de la variété. Le II. Chant, le IV., d'*Apollon en Flandres*, le V., où les Poètes sont jugés, & le VI., qui contient l'histoire de *Maître Eustache*, en vers, méritent, au jugement de quelques membres de l'Académie, de trouver place dans une bonne collection de Littérature moderne. Au reste, il n'est pas étonnant qu'un Ouvrage, qui fourmille de plaisanteries de toute espèce, qui n'est par lui-même qu'une plaisanterie, & où l'auteur s'amuse quelquefois trop au dépens des moines, soit goûté du grand nombre, malgré ses défauts. Il est encore moins surprenant qu'il soit rhâillé de toute pièce par les Journaux. A l'exception d'un très-petit nombre d'Ouvrages périodiques, que le *Cousin Jacques* a ménagés, je ne sais par quelle raison, il a tellement badiné les Journalistes, & en particulier le *Mercur de France*, qu'il doit s'attendre à voir ces plumes périodi-



ques user de représailles. Quel auteur n'apprête pas à rire à ses dépens ? Et, quand le *Mercur*, quand l'*Almanach des Muses*, dans sa notice, dira des *Petites Maisons du Parnasse* : C'est un Ouvrage sans suite, sans ordre, sans plan, sans génie ; c'est une rapsodie de vers passables & mauvais, de prose médiocre & triviale, &c., &c., &c. Le public dira : Voici des gens piqués au jeu, qui débitent dans cent Annonces, quatre-vingt-dix-neuf menfonges. Au reste, le *Cousin Jacques* le méritait bien ; pourquoi les a-t-il attaqués le premier ? Une chose singulière, c'est que, lorsqu'il a fait les *Petites Maisons du Parnasse*, où il ridiculise le *Mercur*, à plusieurs reprises, il n'avait jamais lu ce Journal. S'étant informé de sa juste valeur à plusieurs gens de lettre, qui probablement lui en voulaient, ceux-ci lui dirent que c'était le meilleur spécifique contre l'insomnie ; c'en est assez ; voilà mon jeune étourdi qui vous met le *Mercur* à toute sausse ! Le voilà occupé à prodiguer des épithètes soporifiques à ce Journal, qu'il ne connaît pas ! Après l'impression des *Petites Maisons du Parnasse*, il voulut faire connaissance avec cet Ouvrage hebdomadaire. Peste, dit-il en riant, on m'a joué là un assez vilain tour ! Non-seulement ce Journal-là, qui, à la vérité, n'est point parfait, ne me paraît pas fait pour m'endormir, mais il me réveille fort agréablement. Le *Cousin Jacques* apprit depuis, que le *Mercur* était le Journal le plus répandu dans l'Europe ; il sçut que ses auteurs étaient vraiment des gens d'esprit. Soit, s'écria-t-il : *quod scripsi, scripsi* ; une légère épigramme du *Cousin* ne sçaurait affaiblir ses suc-

cès ; & , si nous ne faisons point la paix à l'avenir , j'aurai l'agrément de lui rendre justice , mal-gré ses sarcasmes. Pour l'*Almanach des Muses* & l'*Année littéraire* , je serai vraiment affligé , ajouta-t-il , d'avoir eu le malheur de leur plaire ; cette idée seule , de voir son éloge dans ces deux Ouvrages , le désolait à tel point , qu'il en avait les larmes aux yeux. C'était-là le cas de dire avec J. B. Rousseau :

*Par charité, rendez-moi ridicule ,  
Pour rétablir ma réputation.*

---

( Page 6 , vers 11. )

*Heureuse & simple villageoise !*

La Nourrice de Monseigneur le Dauphin chantait souvent la chanson de *Marlborough*. ( En Anglais , l'o du milieu ne se fait presque pas sentir ; mais en français *Marlborough* fait trois syllabes. ) Cet air , en effet assez gracieux & très-naturel , plût à la Reine ; on le chanta à la Cour , à Paris , en Province ; delà la mode des chapeaux , des chignons , des cannes , &c. à la *Marlborough*.

---

( Page 8 , vers 8. )

*N'a pas eu besoin de leçons  
Pour sçavoir aimer les BOURBONS.*

Le *Cousin Jacques* , pere de famille , Français d'origine & d'inclination , paisible témoin dans sa retraite , des sen-

timents du villageois pour ses Augustes Maîtres, mérite, ce me semble, plus de croyance que ceux qui ne savent que flatter. Cet éloge des BOURBONS est d'autant moins suspect, que le Poëte, qui le fait, est un villageois depuis plusieurs années, retiré du tumulte des Villes, qui, quoique très-jeune encore, n'aspire qu'à jouir long-tems d'une libre tranquillité dans ses vallons, & borne son ambition à la gloire des lettres. Il a vu plus d'une fois les habitants de sa campagne exprimer, par des larmes, cette affection sincere que la nature, pour ainsi dire, a placée dans le cœur des Français pour leur Roi. Qu'on demande à ce vigneron s'il aime LOUIS XVI. ; ... Si je l'aime ! répond le rustre avec enthousiasme ! Je donnerais mon sang pour lui. ... Cependant il ne l'a jamais vu ; mais quand un Souverain se signale par des traits de justice & d'humanité, les plus ignorants des hameaux les plus obscurs, ne sont pas les derniers à le sçavoir. Ah ! c'est que la bonté d'un Roi est la premiere pierre de sa Couronne !

---

( Page 9, vers 13. )

*S'ils étaient lus par ANTOINETTE !*

Il ne faut qu'être Français pour partager l'enthousiasme de ce vers, des suivants & des précédents. Ceci quadre assez bien avec ces vers-ci, insérés dans une requête du Cousin Jacques à M. l'Intendant de Soissons, datée du 28 Mars 1783, de Chévrégný en Laonnois, demeure du Cousin. En parlant d'une somme d'argent donnée, par l'In-

endant aux Syndics , Procureur Fiscal , &c. de la Communauté , pour subvenir aux besoins publics , il dit :

Ces Messieurs , pour qu'on leur pardonne  
D'en faire un si coupable emploi ,  
Disent tout haut , qu'on la leur donne  
Pour boire à la santé du Roi.  
— Bravo ! l'excuse est assez bonne ;  
Messieurs , si la chose est ainsi ,  
Permettez que j'y boive aussi.  
Quoique je n'aime point à boire ,  
Je suis Français ; je m'en fais gloire.  
J'aime mon Roi ; je le chéris.  
Je veux que de toutes les trognes  
La mienne éclipse le rubis ;  
Tous les Français sont des ivrognes ;  
Du moment qu'on boit à LOUIS.

*Voyez la premiere Quinzaine de Mai du Journal politique de Bouillon.*







## C H A N T II.

A Peine a-t-on sçu dans l'Hôtel,  
Le nom de ce nouveau mortel  
Arrivé du royaume sombre,  
Que des parasites sans nombre,  
Survenant de tous les côtés,  
L'accablent d'offres de service,  
Et de cent importunités.

Je connais trop le précipice  
Pour y tomber, dit en riant  
Le vieux & rusé Commandant.  
Eh ! Messieurs les piqueurs de tables !  
Attrapez des dupes capables  
De donner dans votre panneau.  
Pour moi, qui, dans mes longs voyages,  
Ai jadis connu les usages,  
Votre secret n'est pas nouveau.

Les ayant fêtés de la forte ,  
Crac ; ... il vous les met à la porte ;  
Et se sert pour Péroraïson ,  
D'un gros valet , portant bâton.  
Peu curieux de la visite ,  
Escrocs de filer au plus vite ,  
Et si bien & si lestement ,  
Que désormais il fut exempt  
De faire un pareil compliment.

L'homme est une machine étrange ,  
Faite si délicatement ,  
Si frêle , qu'au premier moment  
Un léger souffle la dérange.  
On a beau faire des ferments ;  
Hélas ! dans le cours de la vie ,  
Il naît de malheureux instants ,  
Où tout-à-coup on les oublie.  
De ce principe désolant ,  
Mon Héros vous est le garant.

Avant son retour à la vie ,  
L'amour lui semble une folie ;  
C'est un mal dont il se défie.  
Il a bien promis à Pluton ,  
D'éviter cette énorme faute ;  
Ah ! mon pauvre petit Breton !  
Vous avez compté sans votre Hôte !

Certain Dimanche, sur le soir ,  
Marlborough dans les Thuileries ,  
Jaloux d'essayer son pouvoir ,  
Sur les femmes les plus jolies ,  
D'un angle à l'autre du Jardin ,  
Passait & repassait soudain.  
Il haussait , il baissait la tête...  
Oh ! d'un air très-majestueux.  
Tantôt il prenait sa lorgnette ;  
Et sur mainte & mainte fillette ,  
Mais, c'est qu'il vous collait des yeux !  
Les yeux ... les plus voluptueux !

Tantôt par une pirouette ,  
La mieux , la plus joliment faite ,  
Il charmait son monde à tel point ,  
Qu'on ne le reconnaissait point.

Que vous avez peu de finesse ,  
« Milord ! lui disait son laquais ;  
« Sçavez-vous comme on s'intéresse  
« Dans Paris , au sort d'un Anglais ?  
« En sautant avec tant d'adresse ,  
« Vous passerez pour un Français.  
« Pirouettez ; à la bonne heure ;  
« Mais pirouettez gravement ;  
« Et , quelque soit votre demeure ,  
« Ne démentez pas un instant  
« La noble & superbe origine  
« D'un étranger tout coufu d'or.  
« Votre patrie & votre fort ,  
« Dans vos seuls regards se devine.  
« Vous tenez le rang d'un Milord ;



» Et ... vous en avez bien la mine.

» Ah ! Marlborough ! il faut ici

» De votre nom tirer parti.

» Ah ! Marlborough ! dans cette ville

» Qu'un Milord est un être utile ! «

Non loin de là, sur le gazon,

Était une gentille femelle.

Elle écouta tout ce sermon ;

Et la leçon lui parut belle.

Marlborough ! ah ! le joli nom ! ...

Milord ! s'écria la donzelle ;

Restez quelque tems à Paris ;

Nous vous ferons voir du pays.

De bien user de sa fortune ,

Nous vous montrerons le moyen.

Pour qu'il ne vous reste plus rien ,

Mon cher , nous en sçavons plus d'une.

Vous soupçonnez qu'en pareil cas ,

Une

Une fille parle tout bas.  
La commere la moins rusée,  
Qui veut enjoler un amant,  
Ne lui découvrir sa pensée,  
Que , quand sa bourse est épuisée.  
Lorsque vient le fatal moment ,  
( Car tôt ou tard , il faut qu'il vienne , )  
Où le gouffet manque d'argent ;  
La Bergere change d'antienne ,  
Et puis le nigaud consterné ,  
Qui ne soupirait que pour elle ,  
Paraît , ma foi ! bien étonné  
De se trouver abandonné  
D'une Iris , qu'il croyait fidelle.  
On met en campagne un Agent ;  
On dit : Cherchez-moi des Bergeres  
Plus délicates & moins cheres ...  
L'autre à choisir est diligent ;  
Mais , *va-t-en voir s'ils viennent , Jean !*

Goton, c'est le nom de la blonde,  
De tout tems, aux premiers venus,  
Avait de sa beauté féconde  
Prodigué les charmes connus.  
Ses faveurs, mises à l'enchère,  
Trouvaient quelquefois des chalands  
Aussi crédules qu'opulents.  
Quelquefois aussi ses talents,  
Pour la somme la plus légère,  
Servaient aux petits comme aux grands.  
Il ne faut pas être si fiere,  
Quand on fait ce noble métier;  
Si vous redoutez la misere,  
Belles, qui ne cherchez à plaire  
Que dans l'espoir d'un tel salaire!  
Ordonnez à votre portier  
De n'être pas toujours sévere!

Milord vient auprès de Goton  
Se reposer sur la verdure.

Quoi ? déjà ? ... vraiment , disait-on !  
La démarche est d'un bon augure.  
L'égrillarde , d'un œil fripon ,  
Lorgnait Marlborough en silence ;  
On dit qu'en cette occasion  
C'est à l'homme à prendre l'avance ;  
Il ne dit mot. Ma foi ! Goton ,  
N'aimant pas à rester oisive :  
Monfieur , dit-elle , est un Breton ?  
--- Juste , --- Marlborough est son nom ? ---  
Oui --- depuis quand dans ce canton ?  
--- Depuis peu. --- Comment donc ? --- J'arrive.  
--- Paris est un charmant séjour !  
L'Amour a déserté Cythere ;  
Et c'est à Paris qu'il transfere  
Tous les plaisirs nés à sa cour.  
Ne songez pas à l'Angleterre ...  
Fi donc ... --- Que parlez-vous d'Amour ?  
Ses loix feraient-elles les vôtres ?  
--- C'est moi qui les enseigne aux autres.



Goton, c'est le nom de la blonde,  
De tout tems, aux premiers venus,  
Avait de sa beauté féconde  
Prodigué les charmes connus.  
Ses faveurs, mises à l'enchere,  
Trouvaient quelquefois des chalands  
Aussi crédules qu'opulents.  
Quelquefois aussi ses talents,  
Pour la somme la plus légère,  
Servaient aux petits comme aux grands.  
Il ne faut pas être si fiere,  
Quand on fait ce noble métier;  
Si vous redoutez la misere,  
Belles, qui ne cherchez à plaire  
Que dans l'espoir d'un tel salaire!  
Ordonnez à votre portier  
De n'être pas toujours sévere!

Milord vient auprès de Goton  
Se reposer sur la verdure.

Quoi ? déjà ? ... vraiment , disait-on !  
La démarche est d'un bon augure.  
L'égrillarde , d'un œil fripon ,  
Lorgnait Marlborough en silence ;  
On dit qu'en cette occasion  
C'est à l'homme à prendre l'avance ;  
Il ne dit mot. Ma foi ! Goton ,  
N'aimant pas à rester oisive :  
Monfieur , dit-elle , est un Breton ?  
--- Juste , --- Marlborough est son nom ? ---  
Oui --- depuis quand dans ce canton ?  
--- Depuis peu. --- Comment donc ? --- J'arrive.  
--- Paris est un charmant séjour !  
L'Amour a déserté Cythere ;  
Et c'est à Paris qu'il transfere  
Tous les plaisirs nés à sa cour.  
Ne songez pas à l'Angleterre ...  
Fi donc ... --- Que parlez-vous d'Amour ?  
Ses loix feraient-elles les vôtres ?  
--- C'est moi qui les enseigne aux autres.

--- Quel ton léger !... La belle enfant !  
Disait l'Anglais en s'approchant ,  
Je veux m'instruire absolument ;  
A votre école assurément ,  
Dans l'art d'aimer on est sçavant.  
M'apprendrez-vous ce qu'il en coûte ?  
Combien vous prenez par leçon ?  
Un écolier de ma façon  
Vous plairait-il ? --- Eh ! mais ; fans doute !...  
Voyez un peu qu'il est charmant !  
Il vous a l'air si séduisant !...  
Ainsi de parole en parole  
Milord prend goût à ce jargon ;  
Le voilà charmé de Goton !  
Il veut toujours être à l'école.

Admirez comme dans Paris  
On noue aisément une intrigue !  
Là ce n'est jamais à la brigue  
Que Vénus doit ses favoris.

Vous arrivez ; en un moment  
S'offre fillette assez gentille ;  
Le feu qui dans ses yeux pérille ,  
Vous manifeste clairement  
Sa tendresse pour votre argent.  
On s'approche ; on touffe ; on babille ;  
De l'une & l'autre part on grille  
D'être bien-tôt au dénouement ;  
Puis, zeste ! de fil en aiguille ,  
On se trouve au bout du roman.

Lorsque l'argent remplit la bourse ;  
Par-tout on va vite en ressource.  
Mais on ne va dans nul pays  
Aussi vite que dans Paris.  
Fier de sa conquête nouvelle ,  
Marlborough , généreux amant ,  
En deux ou trois jours seulement  
Avait dépensé pour sa belle  
Dix mille écus d'argent comptant.



--- Dix mille écus ? --- Oui, tout autant !  
C'est que , lorsqu'un Anglais s'en mêle ,  
Dix mille écus sont bagatelle.  
En deux ou trois jours seulement ,  
Il lui meuble complètement  
Un cher & vaste appartement ;  
En deux ou trois jours seulement  
Il lui fournit linge, vaisselle ,  
Bijoux, garde-robe , dentelle.  
Équipages , valets chez elle  
Ont le ton le plus élégant ,  
En deux ou trois jours seulement.

Chaque matin , chez la marchande ,  
Goton promene son Anglais ;  
Elle y décide ; elle y commande ,  
On déroule tous les paquets ;  
Tous les magasins sont défaits ;  
Elle refuse , redemande :  
Fi donc ! ces rubans sont trop laids !

--- Trop laids ? eh ! quels yeux font les vôtres ?  
Madame ! tels que les voici ,  
A la Cour on n'en veut pas d'autres.

--- Oui , oui ; n'avez-vous point ici  
Des Marlborough de toute espee ?  
Des chapeaux , des mouchoirs , des gants ?

--- Si j'en ai ? des plus élégants !  
Avec les boucles & la tresse ;  
Et des sourcils ! ... de quoi choisir.  
En Marlborough à très-bon compte ,  
Je peux ici vous travestir.

Ah ! fi ! n'avez-vous point de honte  
De porter ce vilain chapeau ?  
Difait Milord ! --- je vous assure  
Qu'il est du goût le plus nouveau.

--- Tant pis ! car cela n'est pas beau ;  
Et l'on cache sous ce bandeau ,  
Plus des trois quarts de la figure.  
Un air boudeur sied quelquefois ;  
Il rend la beauté plus touchante.

Mais, pour mieux paraître méchante,  
Faut-il sur un joli minois,  
Jeter un voile impénétrable ?  
Voyez-moi ce toit détestable  
Qui couvre un visage agréable !  
Quel imbécile aimera mieux  
Fixer cela que deux beaux yeux ?  
Votre bon goût si merveilleux,  
Est un bon goût abominable,  
Ici de la Cour avec soin,  
On veut retracer la copie ;  
Mais on imite de trop loin  
Les modes que l'on étudie.  
A la Cour le pinceau de l'art,  
Embellit toujours la nature ;  
On l'orne ici par tant de fard,  
Que souvent on la défigure.

Jusqu'ici l'amoureux Milord ;  
N'avait qu'embrassé sa maîtresse ;

Encore ! embrassé !... pas trop fort.  
Il sçait bien quel sera son fort,  
S'il porte plus loin son ivresse.  
Le fougueux désir qui le presse,  
A cependant un autre but.  
Bref ; un beau jour il résolut...  
--- Tout doux, l'ami ! votre donzelle  
A prévenu ce tendre zele :  
» Goton ! Goton !... Point de Goton ; «  
Pas une chaise ... ô monstre ! ô rage !  
Il s'en prend à tout le canton ;  
Il crie , il jure , il fait tapage ...  
Mon cher ! ne vous plaignez pas tant ;  
Dupe , il est vrai ; mais bien portant.  
L'argent s'en va ? qu'a-t-on à dire ?  
La santé reste ? il faut en rire.  
On n'est malheureux qu'à demi ,  
Pour si gentille bagatelle ;  
Convenez donc , mon bon ami ,  
Que vous l'avez échappé belle.



Pour s'étourdir sur son malheur ,  
Il fort, il court, va, vient sans cesse.  
Se distraire & changer d'adresse ,  
C'est un remede à la douleur.  
Sa bourse, & non pas sa maitresse ,  
Voilà ce qui lui tient au cœur.

Un beau matin, le Capitaine ,  
( Il pleuvait ! mais ... honnêtement, )  
Sous la grand'porte d'un couvent  
Qui se trouva là justement ,  
Si la chronique est bien certaine ,  
Va, d'un pas lesté & diligent ,  
Chercher un abri ... — Mais, vraiment !  
Qu'a cela de si surprenant ,  
Va dire un lecteur en colere ?  
— Paix là ! — Quoi de plus ordinaire  
Que de ... — paix là donc ! ... quand il pleut ,  
Que de se fauver où l'on peut ? ...  
— Trois Cordeliers d'énorme taille ,

Dans le fond d'un parloir voisin,  
Par un déjeuner clandestin,  
Avec des cartes & du vin,  
Trinquant, buvant, faisant ripaille,  
Charmaient l'ennui de leur chagrin.

--- Quoi ? du chagrin dans ces retraites !

Ah ! quels fots contes vous nous faites !...

Quoi ? ces béats !... --- Béats, ou non ;

Nul n'est à l'abri du guignon.

Paris, Versailles, les Provinces

Du chagrin supportent les coups ;

Et rustres, & Bourgeois, & Princes,

Et Cordeliers, tant gros que minces,

N'en font pas plus exempts que nous.

Marlborough s'approche ; il regarde ;

Et puis recule, & puis hafarde

Un pas de plus, puis deux, puis trois...

Tant qu'à la fin chez nos grivois

Il entre... Grand remû-ménage !

--- Restez, restez, mes Révérends.

Ce ton poli les encourage ;  
L'étranger plaît aux bons vivants ;  
On vous l'asseoit ; on vous le grise ;  
On vous l'empaume bel & beau.  
Joli minois , caquet nouveau  
Cause une agréable surprise ;  
Si bien qu'on forme l'entreprise  
D'en faire ... On va se récrier ! ...  
D'en faire un petit Cordelier.

» Restez , soyez notre confrere !  
» Vous aurez toujours grand gala ;  
» Et vous deviendrez un gros here ;  
» Gardien d'abord , & cætera ,  
» Puis , mon cher , vogue la galere.  
» Vous ferez ci , vous ferez là. «

Il céda*t quasi* ; mais le diable  
Lui fit , par la plus sottise erreur ,  
Préférer un éclat trompeur ,  
Au charme d'un repos durable.

---

N O T E S  
D U S E C O N D C H A N T.

---

( Page 30 , vers 6. )

*Ah ! mon pauvre petit Breton !  
Vous avez compté sans votre Hôte.*

**I**L fallait qu'indépendamment des aventures ordinaires aux étrangers qui viennent se ruiner à Paris, Marlborough essuyât quelque catastrophe singulière & frappante. C'est en attachant une sorte de magie à sa virginité, que l'auteur le tire du *Royaume sombre*, pour le produire quelque tems sur la scène du monde. Comme la vertu d'un Célibataire y est exposée à toute heure, il me semble que Pluton ne pouvait guère imposer à son sujet une loi plus sévère & plus capable d'exciter l'attention du lecteur. C'est cette sorte d'intrigue qui donne lieu à cet épisode plaisant, qui termine le petit Poème de Marlborough.

---

( Page 31 , vers 4. )

*Qu'on ne le reconnaissait point.*

Marlborough, ce me semble, devait être grave & posé ; les pirouettes siéent mal à un Anglais, & à un An-



glais du dernier siècle. Mais on a vu, dans le I. Chant, qu'il est travesti en Petit-Maitre. C'en est assez pour que, s'il s'acquitte passablement de ce rôle, personne, à Paris, ne le reconnaisse. On sçavait, dit l'auteur, qu'il y était arrivé ; mais si peu de personnes l'avaient vu, qu'aux Thuieries il était probablement un sujet nouveau pour tout le monde : bonne raison pour qu'on ne le reconnaisse point : il est mal-aisé de reconnaître les gens quand on ne les a jamais vus. D'ailleurs l'idée qu'on s'était formé de Marlborough à Paris, répondait mal à l'*uniforme attrayant* qu'il avait pris pour s'y rendre.

---

(Page 33, vers 19.)

*Mais, va-t-en voir s'ils viennent, Jean.*

Ce vers, si connu de tout le monde, devient original, quand il est cité à propos. D'ailleurs il y a à parier que, dans un grand nombre de vers si coulants & si naturels, quelquefois même si prosaïques, que tous les lecteurs croiraient pouvoir en faire autant, il s'en trouvera toujours quelques uns qui se sentiront du plagiat, sans avoir été copiés. Un Poëte conçoit une idée ; elle est juste ; il la travaille ; & le vers est fait ; il le croit nouveau ; point du tout ; il ouvre vingt livres différents, & y retrouve le même vers : voilà ce dont conviennent tous ceux qui sçavent ce que c'est que la rime. En effet, l'idée la plus naturelle est celle qui vient au plus grand nombre ; &, pour peu qu'on sçache scander un vers, on l'exprimera à

peu près d'une manière uniforme & commune à tous les autres Poètes. C'est cet inconvénient de la Poésie qui choque les petits esprits, scandalise les lecteurs ignorants, & fait rire les auteurs sans préjugé.

---

(Page 39, vers 5.)

*Des Marlborough de toute espee.*

Le *Cousin Jacques* a manqué à un article essentiel, qui devait naturellement entrer dans son plan ; c'est de mettre dans la bouche de Goton une chanson sur l'air de Marlborough. Le chant fait partie de la mode, comme tous les autres arts d'agrément. Eh bien, afin de réparer ce manque d'égard pour les amateurs, je vais leur faire part d'une chanson sur l'air à la mode, faite par le *Cousin Jacques* au Clavecin de Mademoiselle B..., pendant le dernier séjour qu'il fit à Paris. Ce fut, pour ainsi dire, cette chanson qui donna lieu à ce Poème ; car huit jours avant qu'il fût fini, l'auteur n'en avait point encore l'idée. La personne pour qui la chanson fut faite, proposa au *Cousin* de composer un Poème sur *Marlborough* ; on a bien la vie de ce Général, &c., dit-elle ; mais un Poème, dont tout le sujet sera de l'imagination de l'auteur !... Ah ! cela sera plaisant & très-nouveau ! C'est s'y prendre un peu tard ; voilà ce que c'est que de n'avoir pas été à Paris plutôt ! Cependant les Chapeaux à la *Marlborough* durent encore, & ils dureront peut-être plus que ce Poème. Il est donc encore tems de le faire paraître ; les Éventails à la *Marl-*

*borough* sont encore dans les mains de nos jolies femmes : profitons de la circonstance, & que le Poëme de Marlborough vienne couronner l'œuvre. Voici la Chanson en question ; certe, elle doit trouver place dans un Poëme dont elle a fourni l'occasion ; c'est au Clavecin qu'on s'adresse. Cette bagatelle, qui n'a que le prix du moment, n'est peut-être pas la plus mauvaise des chansons qui ont été faites sur l'air : *Mitonton, ton ton, mitontaine*. Il faut dire de cette chanson, ce que dit *Urluberlu*, Chant III.

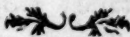
*Sans être excellente, elle est drôle.*

---

AIR : *Mon Courfier hors d'haleine.*

---

O Bjet de notre envie !  
 Toi qui, sous la main de Sylvie ;  
 De notre ame attendrie  
 Excites les transports !



Excites les transports  
 Par tes divins accords !  
 Ah ! dis à ta Maîtresse,  
 Dis combien le doigt qui te presse  
 Nous inspire d'ivresse,  
 Te donne de fierté.



Te

Te donne de fierté !

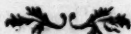
De ta divinité.

L'amant connaît l'empire ,

Et, quand il la voit te sourire ,

Il écoute , il soupire !

Et perd sa liberté.



Et perd sa liberté . . . .

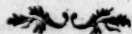
Par tes sons enchanté ,

De quelle jalousie

Tout-à-coup j'ai l'âme saisie !

Lorsque sur toi Sylvie

Promene ses beaux yeux !



Promene ses beaux yeux !

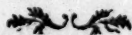
Instrument trop heureux !

Ah ! changeons d'existence ,

Cher objet de sa complaisance !

Mon cœur frémit d'avance ,

Palpite sous sa main.



Palpite sous sa main ,

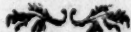
O fortuné destin !

Prends ma voix , prends ma lyre !

A ton tour chante ton martyr !

Et moi , pour mieux séduire ,

Je prendrai tes accents !





59 NOTES DU CHANT II.

Je prendrai tes accents !  
Dans ces heureux instants ,  
Plein d'une nouvelle ame ,  
Caressé des mains de ta Dame ,  
Je rendrai , par ma flamme ,  
Mes accords plus touchants.

F I N.

---

( Page 42 , vers 2. )

*Trois Cordeliers d'énorme taille.*

Le *Cousin Jacques* , qui n'est assurément pas l'ennemi des Moines , quoiqu'il n'ait pas pour eux une tendresse excessive , n'a pas eu l'intention de choquer les Cordeliers du grand Couvent , ni même ceux des petits Couvents , par cette anecdote faite à plaisir. J'annonce au Public que tout cela n'est qu'une plaisanterie , & que l'auteur serait , morbleu ! bien fâché qu'on ne la regardât point comme telle.



### CH A N T III.

**C**ercles brillants, où la gaîté  
 Toujours folâtre & fémillante,  
 Par sa vive légèreté,  
 Donne aux attraits de la beauté  
 Une grace plus séduisante !  
 C'est vous, qu'avide de plaisirs,  
 C'est vous que mon Héros implore !  
 Pour que ce qui lui reste encore  
 Et de fortune & de désirs,  
 S'immole à vos heureux loisirs.

Eh ! vite ; on l'accueille ; on s'empresse ;  
 Bien-tôt le voilà répandu  
 Par tous les rangs de la noblesse ;  
 Le voilà bien-tôt attendu  
 Chez le Marquis, chez la Comtesse !  
 Marlborough, par-tout invité,

Ne sçait où donner de la tête ;

Et, par la mode accrédité,

Son Nom participe à la fête.

Chien, chat, mouchoir, ajustement,

Tout répète ce Nom charmant.

Vainement Cydalise est belle ;

Sans Marlborough, elle n'est rien.

Quand Sylvie appelle son chien,

Il croit que c'est lui qu'on appelle.

O que souvent il voudrait bien

Remplacer ce gardien fidele !

Tout est Marlborough auprès d'elle ;

Elle a Marlborough à la main ;

Marlborough est sur sa toilette ;

Marlborough est sa collerette ;

Marlborough lui couvre le sein.

Mais ce Marlborough immobile,

Qui voile tes divins appas,

Églé, dans un secret asyle,

Seule, pendant la nuit tranquille,

Dis , ne le changerais - tu pas  
Pour un Marlborough plus utile ?

Ainsi , toujours tendre & galant ,  
Milord déplorait en son ame ,  
Un si fatal aveuglement :  
Quel sot meuble pour une femme ,  
Disait-il un jour à Fatmé ,  
Qu'un Marlborough inanimé ,  
Qui n'a ni sentiment , ni flamme !  
Prenez un Marlborough , Madame ,  
Digne d'aimer & d'être aimé.

Morbleu ! qu'on a raison de dire  
Que le sexe est notre soutien !  
Femmes ! sans vous , l'homme n'est rien !  
Que tout adore votre empire !  
O bienfaitantes Dées !  
Sans vos regards , sans vos bontés ,  
L'homme s'abat , languit , expire ;



D'un seul coup-d'œil vous l'enchantez,  
Et c'est par vos soins qu'il respire !  
Un jour, dans l'hiver de mes ans,  
L'âge causera mon martyre ;  
Mais, si, mal-gré mes cheveux blancs,  
Quelqu'Iris daigne me sourire,  
Je croirai revoir mon printems !

Du sexe telle est la puissance,  
Que Marlborough entre ses mains  
Devient le plus doux des humains,  
Un chef-d'œuvre de complaisance.  
Des loups cruels & ravisseurs,  
Tels les agneaux prennent la place.  
Il ne parlait que par menace ;  
Il ne parle que par *douceurs*.  
Ce n'est plus ce guerrier farouche,  
Épouvantail de l'univers ;  
Ayant jour & nuit à la bouche  
Des mots forgés par les enfers.

C'est un guerrier , qui n'a pour armes  
Que des airs tendres & flatteurs ;  
Qui ne connaît plus d'autres charmes  
Que ceux de soumettre les cœurs.

Mais, Lecteurs, voici des scrupules  
Qui vous trouveront peu crédules.  
Quoiqu'il eût pu, vingt fois le jour,  
Dans les bras de plus d'une belle  
Mourir de plaisir & d'amour,  
Au Dieu du souterrain séjour  
Pour cette fois il fut fidele.  
Il le fut même constamment ;  
Ce n'est pas qu'au premier moment,  
Dans un tendre accès de délire  
Il ne soit près de s'engager.....  
Mais la présence du danger  
Est justement ce qui l'en tire.

Mille agréables embarras

56 MARLBOROUGH,

Exprès pour lui semblent éclore ;  
 Les plaisirs naissent sous ses pas.  
 Ah ! c'est qu'au lever de l'aurore  
 Paris nous offre des appas ;  
 Le soir il nous en offre encore ;  
 Appas sans cesse renaissants !  
 C'est-là qu'aux délices des sens  
 Succède une volupté pure.  
 Esprit, beaux-arts, littérature ,  
 Y font, par leurs charmes puissants ,  
 Prendre les jours pour des instants.

Mais un plaisir que j'idolâtre ,  
 Plaisir qu'inventerent les Dieux  
 Pour se récréer dans les cieux ,  
 Lecteurs , c'est celui du Théâtre.  
 Milord l'idolâtrait aussi.  
 On ne l'a point vu jusqu'ici  
 Grossir le parterre ou les loges.  
 Bien-tôt, avec les Spectateurs,

Il va prodiguer aux Acteurs  
Des sifflements ou des éloges.

Vifitons d'abord l'Opéra ;  
Cocher ! vîte & tôt ! qu'on m'y mene :  
Car un amateur de la Scene  
Doit toujours débiter par-là.  
Pour mieux y voir, il prend l'avance ;  
Il entre ; il s'affeoit ; il attend ...  
Enfin ! ... le Spectacle commence.  
En vain Marlborough fait silence ;  
Il écoute plus qu'il n'entend.  
Pour l'auditeur quelle contrainte !  
Quand trente instrumens à la fois,  
S'évertuant à toute éreinte,  
Couvrent trente diverses voix !  
Merci , Messieurs, de vos merveilles ;  
J'en ai par dessus les oreilles ;  
Dit-il ; je conviens qu'il est beau  
D'envifager dans un tableau



Tout ce que l'art par sa magie  
Peut inventer de plus nouveau ;  
Je rends hommage à ce génie,  
Qui, de cent mortelles beautés,  
Crée autant de divinités.  
Mais, si, jaloux d'une autre offrande,  
Vous voulez plaire par vos chants ;  
Morbleu ! pour les rendre touchants,  
Faites du moins qu'on les entende.  
C'est miracle, quand par hazard  
Un éclat frappe mon ouïe ;  
Si c'est par un effet de l'art,  
Ma foi ! c'est un art qui m'ennuie.  
Adieu ! Messieurs, pour mes fix francs,  
Je suis satisfait pour la vie ;  
Mais vous permettez d'être francs,  
Aux censeurs placés sur vos bancs.  
Par-tout où les voix sont couvertes,  
Je crois qu'on n'en a pas besoin ;  
Et, pour voir des bouches ouvertes,

Il ne faut pas aller si loin.

Allons des enfants de Moliere ,  
Observer les nobles travaux ;  
Et de leur vaste bonbonniere  
Faisons retentir les échos.  
Milord ; la piece , qu'on y donne ,  
Probablement doit être bonne ,  
Dit un plaisant à mon Héros ;  
Car on en a vu la critique ,  
Amere encor plus que caustique ,  
Faite par les doctes auteurs ,  
Et vaf-tes co-la-bo-ra-teurs  
De la Ga-zette am-phi-gou-rique ,  
Stulto-cyclo-patho-logique ,  
Docto-barbaro-didactique ,  
Ridiculo-panto-pédique ,  
Duro-gigantefco-graphique ,  
Et comico-phi-lo-so-phique.  
Messieurs , je suis fort bien assis !

Adieu la cabale & la brigue ;  
Quand on est exempt de fatigue ,  
On peut juger de sens rassis.  
Mais hélas ! faut-il vous le dire ?  
Pour trois ou quatre bons acteurs ,  
Pour qui le littéraire empire  
Est toujours plein d'admirateurs ;  
Combien d'autres sur votre Scene  
Désavoués par Melpomene !  
Tout , aux regards des amateurs ,  
Serait dans ces lieux enchanteurs  
Digne de votre Capitale ;  
S'ils y voyaient chaque Sujet  
Soutenir par son intérêt ,  
La majesté de votre salle.

Voyons enfin, disait Milord ;  
Un Théâtre plus digne encor  
De nos regards, de nos hommages ;  
Qui du Public depuis long-tems ,

Par des succès toujours constants ,  
Obtient, mérite les suffrages.  
Maints philosophiques boudeurs ,  
Animés d'un courroux cynique ,  
En ont broché quelque critique ;  
Mais laissons gronder ces docteurs ,  
Et , sans écouter leur logique ,  
Entrons à l'Opéra-comique ...  
Ah ! bon , pour ce Spectacle-là ;  
Il est gai ; la Scene varie ;  
Jamais on n'y rencontrera  
L'ennui de la monotonie.  
Toujours on y retrouvera  
Le gracieux de l'Opéra ,  
Et le sel de la Comédie ;  
Bref ; jamais on n'y dormira ,  
Pas même *au réveil de Thalie*.  
La salle est bien comme cela ;  
Étroite , il est vrai , mais jolie ...  
Juste ciel ! quel renfort nouveau



Fond & s'élançe de la rue ?  
J'étouffe ... ah ! dieu ! quelle cohue !  
--- Quelqu'un ! rendez-moi mon chapeau !  
Il gele ; ... & moi ! ... comme je fue !  
On m'écrase ! ... ahi ! ahi ! je me meurs !...  
Adieu , Messieurs ; qu'un fils d'Alcide  
Vienne à ce parterre homicide ,  
Écarter d'un bras intrépide  
L'essaim de ses persécuteurs ;  
Mais , si parmi vos auditeurs  
Vous me revoyez de la vie ,  
Votre salle de spectateurs  
Sera tout-à-fait dégarnie.  
Si , par la fatigue affaiblie ,  
La foule de vos partisans  
N'est qu'un monceau d'agonisans ;  
Comment voulez-vous qu'ils admirent ?  
Il faut avant tout qu'ils respirent ;  
Pour cela faire , affayez-les ;  
Libres témoins de vos succès ,

Ils vous applaudiront après.

D'autres Théâtres plus modernes  
Ornent les remparts de Paris ;  
Leurs Sujets , quoique subalternes ,  
Dédaignés des petits esprits ,  
Font presque tous les jours éclore  
Des fleurs , dont le bon goût s'honore.  
Milord les vit , les vit souvent ;  
Milord n'en fut pas mécontent.  
Les ridicules qu'on y joue  
Y font parfaitement saisis ;  
Et je les crois trop bien choisis  
Pour qu'Apollon les défavoue.

On dit qu'il faut de tout un peu ;  
Pour moi , j'aime à changer de jeu.  
Quittons ce pays de cocagne ,  
Dit Marlborough sur son départ ;  
Aux voluptés de la campagne  
Il est tems d'aller prendre part.

---

NOTES  
DU TROISIEME CHANT.

---

(Page 53, vers 12.)

*Morbleu ! qu'on a raison de dire :*

Cette tirade à l'honneur des femmes, prouve combien l'auteur est ennemi de tout dogme contraire à la loi naturelle. Je suis convaincu qu'il ne parle jamais que d'après son cœur. Eh bien ! aimer les femmes, est-ce un si grand péché ? ... Que chaque lecteur s'interroge, il verra que, sans les femmes, avec tout l'esprit du monde, il serait un fort maussade personnage. Ces vers de *Marlborough* ne sont pas contradictoires à ces autres des *Petites Maisons du Parnasse*, page 148.

Sexe charmant, dont la faiblesse

Releve encor les charmes séducteurs !

Viens quelquefois sur les bords du Permesse,

Pour te parer, cueillir des fleurs !

L'esprit chez toi, ranimant la tendresse,

Est un titre de plus pour soumettre les cœurs !

(Page

---

(Page 54, vers 19.)

*Des mots forgés par les enfers.*

Il me semble qu'on aurait pu dire, au moins avec autant de justesse :

*Des mots forgés pour les enfers.*

Vadé prétendait que les *gros mots* se forgeaient à une fabrique infernale, où les démons, comme les Cyclopes de l'Etna, dans la Sicile, travaillaient jour & nuit pour fournir à l'univers cette prodigieuse quantité de jurements, qui se prononcent à chaque instant par bien du monde. En adoptant ce dernier sens, il faut laisser *par les enfers*.

---

(Page 57, vers 3.)

*Visitons d'abord l'Opéra.*

Le *Cousin Jacques* n'a point parlé de la nouvelle Salle de l'Opéra, parce que ce n'est qu'une pierre d'attente ; on doit en bâtir une plus spacieuse, plus riche, & , à coup sûr, plus solide, dans l'enceinte de la grande Cour des Thuilleries, appelée *Carroufel* ; du moins il y aura quelque chose à voir au milieu de Paris, & il ne faudra pas courir aux extrémités de la Ville pour aller au spectacle. L'auteur aurait dû, ce me semble, dire un mot en passant, des quarante-huit sous du parterre ; quarante-huit sous pour être étouffé ! cela est un peu violent ! Le nombre des spectateurs, dit-on, est toujours le même, & le

E



produit de *huit sous par tête*, ou de quatre sous par jambe, ( car on est debout, ) ne laisse pas que d'être considérable à la fin de l'année. Mauvais calcul ! Messieurs ! sacrifiez quelque chose, & qu'on ne murmure point. Mille & mille bourgeois honnêtes, qui ne vont qu'au parterre, savent très-bien que huit sous par spectacle, pour aller trois fois à l'Opéra, font vingt-quatre sous par semaine ; & que soixante francs par an d'augmentation sur ses plaisirs, sont un objet, quand toutes les denrées sont renchéries. A force d'imposer sur le parterre, & des sous & des sous, on lassera la patience des partisans de ce spectacle, & vous verrez que ce sera l'histoire de *la Poule aux œufs d'or* de la Fontaine ; c'est moi qui vous le dis. Quant à l'inutilité des oreilles, tous ceux qui vont à l'Opéra, en conviennent il y a cent ans. Il faut s'y borner à la vue.

---

( Page 59, vers 2. )

*Allons des enfants de Molière*

*Observer les nobles travaux.*

*La Comédie française* est, de l'avis de tout le monde, le spectacle du cœur. Ou il le réforme par ses leçons dans la Comédie, ou il excite sa sensibilité dans la Tragédie. Cependant, il faut ici que je dise mon sentiment avec ma franchise ordinaire. Les Bas-Bretons sont assez francs ; & jamais on n'a reproché un mensonge ou une flatterie à tous les *Kerkorkurkailadeck* possibles, de père en fils.

Une chose m'a singulièrement déplu aux Français ; c'est

le choix des piéces qu'on y joue. Si, par hasard, on y donne quelques nouveautés, c'est un excès de condescendance pour les jeunes auteurs. Eh ! pourquoi être si difficile ? Croit-on que nos auteurs ne valent plus la peine qu'on s'en occupe ? Fatal préjugé ! On a poussé trop loin le mépris de notre littérature actuelle ; & , parce que la décadence du goût est plus sensible que jamais , on fait pâtir les bons écrivains de la sottise des mauvais. Que sçait-on ? Il y a peut-être une demi-douzaine d'auteurs en France , capables de porter la gloire du Théâtre français aussi loin qu'elle l'a jamais été. Nous jugeons ; nous tranchons ; nous décidons sans appel ; & peut-on s'assurer que la postérité ne démentira pas notre façon de voir ? ... Il y a trop de nonchalance au Comité français pour que les talents y soient encouragés. Aussi les auteurs, justement rebutés de cette fierté déplacée, portent leurs vues ailleurs, & font très-bien. En terminant cet article, je ne puis m'empêcher de dire un mot du nouvel acteur qui a débuté par les deux rôles de valet dans la piéce de l'*Epreuve réciproque*, & dans celle du *Muet*. Plusieurs amateurs, placés à mes côtés dans les loges, ignorant que le *Frontin* de la scène était un début, ne cessaient de s'écrier : Quel naturel ! on voit bien que cet acteur a vieilli sur le théâtre de Paris. A peine leur ai-je dit que ce *Frontin* arrivait de la Province, qu'ils changent de langage ; leurs mains fatiguées d'applaudir, tombent languissamment sur les balcons. Le lendemain deux Journaux firent la leçon à cet acteur, d'une manière si obscure & si sèche, qu'il y avait

plus de fierté que de critique dans leur jugement. Le fait est qu'il y a d'excellents acteurs dans la Province, que ce *Frontin*, qui n'a d'autre défaut que de charger un peu trop son personnage, a l'air de n'avoir point connu d'autre école que le théâtre de Paris; & il est certain qu'on a presque à lui seul l'obligation d'avoir fait valoir deux Pièces par elles-mêmes très-médiocres, &, sans lui, plus médiocres encore.

---

(Page 59, vers 13.)

*De la Gazette am-phi-gou-rique.*

Le *Cousin Jacques* m'étonne; je conçois à peine que la *Gazette* de la science universelle ait critiqué d'une manière *amère*. C'est en vérité la plus charitable *Gazette* qui soit au monde. Ses auteurs sont de si bonnes gens! oh! de si bonnes gens, qu'il n'y a pas moyen de croire qu'ils se soient jamais avisé de dire du mal de quelqu'un. Le petit, très-petit nombre de leurs abonnés conviendra qu'ils sont si prodigues d'éloges pompeux & magnifiques, qu'ils ne craignent pas d'exposer leurs lecteurs à confondre presque toujours le talent supérieur avec le médiocre. Le même éloge qui caractérise chez eux, la plume d'un *Linguet*, d'un *Servan*, d'un *Mabli*, d'un d'*Alembert*, d'un de *Lille*, &c., caractérise, dans la même page, la plume la plus obscure & la plus ignorée. On m'a dit, mais j'en doute, que la sœur d'un des bons collaborateurs de cette bonne *Gazette*, lui ayant demandé pourquoi il avait *un si bon cœur*, &



pourquoi MM. les *universels* avaient un magasin d'éloges si constamment inépuisable ; il lui répondit par ce vers , de *Frere amour en capuchon* : *Ma sœur , je n'y vois goutte. Bis.*

Il faut pourtant avouer que la Gazette amphigourique n'est pas assez maîtresse de son tems pour mieux soigner ses jugements , accablée , comme elle l'est , par la prodigieuse immensité des matieres , tirées de l'*Almanach des Muses* , & autres Ouvrages périodiques , que les plumes *universelles* ont à traiter.

( Page 61 , vers 17. )

Pas même au réveil de *Thalie*.

*Le réveil de Thalie* a été joué quatre ou cinq fois , & quatre ou cinq fois sifflé à toute outrance à la nouvelle Salle des Italiens. Cependant , en général les vers en sont charmants , le style soutenu , & les idées très-judicieuses. Mais cette Piece , qui plaira toujours à la lecture , ne se soutiendra pas sur la Scene , mal-gré le talent des acteurs intéressés à la faire valoir. Il n'y a qu'une mauvaise intrigue décosue , sans vraisemblance. La scene languit à chaque instant , sur-tout au second Acte ; il y a des disparates on ne peut pas plus choquants ; ... on ne sçaurait entendre , sans lever les épaules , l'apologie du Gascon , qui vient sur le théâtre déclarer formellement qu'il vaut mieux être debout qu'assis au parterre. Tout l'ingénieux de ses plaisantes excuses sent la gasconade d'une lieue ; & il sera toujours très-vrai qu'un honnête homme est



révolté , quand il se voit écrasé par la multitude , & qu'il revient chez lui sans canne & sans chapeau , avec des cloches aux pieds. ... Du reste , le spectacle italien est , à mon sens , le plus intéressant de tous les spectacles. Les acteurs en font , pour la plupart , excellents ; l'orchestre a seulement le défaut d'empêcher qu'on entende les paroles des vaudevilles & des ariettes qu'on y chante. Ce seul défaut qu'on blâme depuis un siècle , est si enraciné qu'il ne paraît pas que ma réflexion ait beaucoup de poids.



CHANT IV.

Quand sur la rive du Permesse,  
 Le joyeux chantre des amours  
 Des fleurs que le Zéphir caresse,  
 Implore le brillant secours,  
 Moi, qu'enchanter sa douce ivresse,  
 Et qu'éblouissent tant d'appas,  
 Je cherche à glaner sur ses pas;  
 Mais c'est tout au plus, s'il me laisse  
 De quoi déplorer ma faiblesse,  
 Et déguiser mon embarras.

Dis-moi donc, charmant LA FONTAINE,  
 Toi, qui fis sortir de ta veine  
 Tant de vers plaisants & nouveaux !  
 Toi, qui sur la scène du monde,  
 D'une manière si féconde,  
 Produis des sujets si beaux,

Tant de portraits originaux !

As-tu gardé tous tes pinceaux ?

Jaloux de ton propre mérite ,

Tu ne veux donc pas qu'on t'imité ?

N'est-il , hélas ! aucun mortel

Qui répande sur ses ouvrages

Ce coloris si naturel,

Qui te gagnait tous les suffrages ?

Pourtant ici j'aurais tenté

De retracer l'heureux modele

De ta belle naïveté ;

Dans cet écrit simple & fidele

J'aurais avec sincérité

Peint la champêtre volupté.

Jusqu'à présent , de ma gâité

Si je me suis trop écarté ,

Je veux réparer , par un style

Et plus coulant & plus facile ,

Ce défaut de simplicité.

On dira que c'est tard s'y prendre ;  
Mais il vaut mieux tard que jamais ;  
Et , mal - gré tous mes beaux projets ,  
On pourrait bien encore attendre.

Par six chevaux pleins de fanté ,  
Dans un bon carrosse porté ,  
Milord , admirant de la France  
La riante fertilité ,  
Dans un vieux château de Provence  
Vint chercher l'hospitalité.  
De cet asyle solitaire  
Le fortuné propriétaire ,  
Garçon d'esprit & de bon sens ,  
N'avait pas encor ses trente ans.  
Seul héritier d'un bien capable  
De suffire à quatre couvents ,  
Le matin , le soir , à sa table  
Il n'admettait que des sçavants.  
Pour lui les beaux - arts , de bonne heure ,



Avaient eu de puissants attraits ;  
Et, sur sa paisible demeure ,  
Apollon versait ses bienfaits.  
A la belle littérature  
Se joignait musique & peinture ;  
Il suivait une route sûre ,  
Son guide , c'était la nature ;  
Bref , il sçavait donner à tout  
L'heureuse empreinte du bon goût.  
Sa retraite était embellie  
Par l'assemblage des talents ;  
Et tous les peintres excellents  
Avaient orné sa galerie.  
Les plus fameux compositeurs ,  
De leurs chef-d'œuvres séducteurs ,  
Meublaient ses magasins immenses ;  
Il choisissait jusqu'aux Romances  
Des plus agréables auteurs.  
Si du doux & tendre ALBANESSE  
Les airs animaient ses concerts ;

Les mots, par leur délicatesse,  
Soutenaient la grace des airs.  
Incomparable MÉTASTASE !  
Tu plongeais, par tes sentiments,  
Par le feu de tes vers charmants,  
Le cœur dans une douce extase !  
Délicat & noble BOUFLERS !  
Ton nom, que nul autre n'efface,  
Cher aux Amours, cher au Parnasse,  
Rime si bien avec les vers !...  
Tes chansons, l'honneur de Cythere,  
De cet aimable solitaire,  
Occupant les plus doux moments,  
Plus que d'autres amusements,  
Lui rendaient sa retraite chère.  
Ariette simple & légère,  
Vaudeville le mieux choisi  
Des *Pidou*, des *Pons*, des *Choisy*,  
Ornant sa fertile mémoire,  
Avaient, à ses yeux mille appas ;

Mais j'ai lu dans la même histoire  
Que Monsieur *Pis* n'en avait pas.

Morbleu ! vivent les Militaires !  
On est toujours bien reçu d'eux.  
Adolescents , sexagénaires ,  
On les voit toujours généreux ;  
Celui-ci , riche autant qu'honnête ;  
Reçut l'étranger de son mieux ;  
Le tems qu'il passa dans ces lieux  
Fut pour son hôte un tems de fête.  
Tous les plaisirs du campagnard  
Sont ceux qu'à Milord il procure ;  
Milord voit enfin la nature  
Briller sans vernis & sans fard.

Quand le Printems , d'un vol rapide ,  
Vient s'établir dans nos climats ,  
Quand Flore peuple ses états ,  
Alors , prenant l'Amour pour guide ,

Chez elle nous portons nos pas ;  
Pour nous la ville est fans appas ,  
Et Paris devient insipide.  
Les Citadins , pendant ce tems ,  
Voisins de l'heureux domicile  
Que Marlborough prend pour asyle ,  
S'amusent à courir les champs.  
Alors un essaim parasite  
D'importunes & d'importuns ,  
Bourgeois gonflés de leur mérite ,  
Vont à Milord rendre visite ,  
Et l'assommer de lieux communs.  
Un tas de beaux-esprits féminelles ,  
Groupe de laides & de belles ,  
Et par la curiosité ,  
Et par l'amour-propre excité ,  
Viennent faire assaut de faillies ,  
Comme aussi de minauderies ;  
Car minauder est du bon ton ;  
Et la plus aimable Bergere



Renoncerait au don de plaire ,  
S'il fallait plaire fans façon.  
Églé, pour faire la sçavante ,  
Cite à tout propos les sçavants ;  
Elle a l'orgueil d'une pédante ,  
Sans avoir l'esprit des pédants.  
Cloë sur sa chaise immobile  
Croît prendre des airs élégants  
Lorsqu'elle a ceux d'une imbécile ,  
Et que , fans desserrer les dents ,  
Elle vient se moquer des gens.  
Ricanez donc, belle inutile ;  
Et ricanez à vos dépens.  
Dans un fopha Cloris goberge  
Ses charmes secs & bazanés ,  
Aux yeux des joueurs étonnés  
Étalant ses bras décharnés ;  
Tandis que, droite comme un cierge,  
Ne bougeant non plus qu'un piquet ,  
Sa fille, assise derriere elle ,

Fixe son jeu sans intérêt ,  
Et songe à quelque bagatelle ...  
Ce n'est pas tout ; après le jeu,  
L'usage est de chanter un peu.  
Allons ; quelque chanson nouvelle ;  
Thisbé ; pourquoi ces façons-là ?  
--- Volontiers, Maman ; mais, laquelle ?  
--- Prends un air de grand Opéra.  
Thisbé rit , touffe , rit encore ;  
Fredonne un peu ; prend son mouchoir ;  
Sur tous les fauteuils va s'asseoir ;  
Non pas comme quand on implore  
L'indulgence des assistants ;  
Mais , sûre de ses grands talents ,  
D'un ton lugubre & pitoyable ,  
Elle entonne , en grinçant les dents,  
Une ariette épouvantable.  
Son air guindé ; ses roulements ;  
Ses pénibles *nasillements*  
Passent ici pour des merveilles.

Ses éclats percent les oreilles ;  
Et ses joyeux gémissements  
La font cribler de compliments ;  
Thisbé ! vous chantez comme un ange ! ...  
--- Ma foi ! je ne sçais si j'ai tort ;  
Mais, à mon gré , difait Milord ,  
Le chant ne vaut pas la louange.

La chasse est un plaisir charmant ,  
Sur-tout , quand on a de l'adresse ;  
Mais c'est pour moi , je le confesse ,  
Un fort sot divertissement.  
Si quelque chasseur me débauche ,  
Sur douze coups j'en manque dix ;  
Et ma foi ! quand on est si gauche ,  
Il faut renoncer aux perdrix.  
Quoi ? pour un misérable lievre ,  
Trotter , bondir comme une chevre !  
Sans cesse ! ... & courir , & courir ! ...  
Arpenter les bois dès l'aurore !

Le

Le soir, les arpenter encore !  
Voyez un peu le beau plaisir !  
Oh ! cela m'ennuie !... à périr.

Milord était chasseur dans l'ame ;  
Même il était fort bon tireur.  
C'est l'usage ; il faut qu'un Seigneur,  
Pour un si noble jeu s'enflamme.

Vous aimez la chasse, Milord,  
Lui dit un beau matin son hôte ?  
--- Oui, Monsieur, & vous ? --- Oh ! moi, fort.  
Je ne vous en ferai pas faute.  
Tout à votre aise, Dieu-merci !  
Vous pourrez de cet avantage,  
Quand vous voudrez, jouir ici.  
Vîte ; on prépare l'équipage ;  
Et nos tireurs le lendemain  
Au point du jour sont en chemin.

L'Amour est un malin compere ;

F



Voulez-vous, dit à sa Maman  
Ce joli petit garnement,  
Qu'à ce Héros de l'Angleterre,  
Je livre un plat de mon métier ?  
Je vais, au gibier qu'il espere,  
Faire, par un tour de forcier,  
Succéder un autre gibier.

Il dit ; abandonnant Cythere,  
Il va d'une biche legere  
Prendre la tournure & la peau.  
Sous cet uniforme nouveau,  
Aux yeux de Milord, qu'il abuse,  
Il parait, disparaît foudain ;  
Revient, fuit encore ; & s'amuse  
A fixer son œil incertain.  
Marlborough le fuit ; il l'égare,  
L'attire au fond de la forêt ;  
Verras-tu, chasseur indiscret,  
Le coup que l'Amour te prépare ?

Là reposait sous un ormeau,  
Bergerette jeune & jolie;  
Sa main au travail endarcie,  
De l'herbe nouvelle & fleurie,  
Pour l'hôte de son écurie  
Avait déjà fait un monceau.  
Sur les genoux de cette belle,  
Amour vient chercher un abri;  
Milord, par la course aguerri,  
Allait le percer : Ah ! dit-elle,  
Cruel chasseur ! suspends ton bras !  
Épargne une bête innocente !...  
L'Amour au loin porte ses pas,  
Et rit de cette œuvre méchante.  
Applaudis-toi, malin garçon !  
Ah ! le mauvais trouble-raison !  
Lecteur, connaissez le fripon ;  
Voilà les tours dont il se vante !

Marlborough, d'abord un peu sot,

Fixe la Bergere en silence ...

Son cœur est pris!... là, comme il faut!

Bref; il se rassûre ... il s'avance :

Mon enfant ! quel est votre nom ?

--- Monsieur, je m'appelle Jeannette.

--- Votre pere ? ... --- Il est bucheron.

Restez-vous avec lui seulette ?

--- Il n'a que moi. --- Seulette aussi,

Travaillez-vous toujours ainsi ?

--- Toujours, Monsieur. --- Mais, sur l'herbette,

Si quelque chasseur mal-honnête

Venait vous conter la fleurette ? ...

Que feriez-vous ? ... dites ! ... Jeannette

Leve les yeux , & puis rougit,

Et puis les baïsse , & puis ... fourit.

Tout d'un coup voilà du tapage !

Et de la grêle & de l'orage !

Oh ! oh ! foin de ce carillon !

Il faut regagner la maison ,

Dit en se sauvant la bergere ;  
Milord la suit jusqu'au hameau ;  
Même il y porte son fardeau ;  
La charge lui parut legere.  
--- Mais, mais, Monsieur ! en vérité !...  
Plus tard je l'aurais apporté !...  
Grand merci de votre bonté.  
La fatigue doit être extrême ,  
Quand on n'est point fait à cela.  
--- On est toujours fort , quand on aime !...  
Lecteur ; tout va bien jusques-là.  
Ce jeune homme est d'une tournure ;  
Disait Jeannette , qui me plaît !  
Cette fille est d'une figure ,  
Disait Milord , pleine d'attrait.  
Marlborough la fixe , & désire ;  
Jeannette le voit , & soupire !...  
Le pere en ce fatal moment ,  
Mal-gré la pluie ... était absent !...  
Sans doute , hélas ! que sa présence



Aurait préservé l'innocence !...  
Le vieillard se hâte à pas lents ;  
Il rentre ... quand il n'est plus tems.  
Jeannette ! après ton imprudence ,  
Va , ne crains pas les accidents !...  
Tu n'as plus besoin de défense !

Avoir bravé si constamment  
Tant de brillantes courtisannes !  
Et céder si légèrement  
A la moindre des payannes !...  
Tu plains tes maux , pauvre Milord !  
Mais n'en accuse que toi-même ;  
De Pluton la rigueur suprême  
Te donne une seconde mort !  
Regardez-moi le bel ouvrage !...  
Un moment , dit-il plein de rage ,  
Pour jamais a fixé mon fort !  
--- Ah ! Dame ! il fallait être sage.

Marlborough quitte l'univers ;  
Et c'est pour n'y plus reparaître ;  
Ainsi s'effacera peut-être  
L'éclat passager de mes vers.

*F I N.*



---

N O T E S  
DU QUATRIEME CHANT.

---

( Page 75, vers 3. )

*Incomparable Métastase !*

**M**étastase est le seul Poëte qui ait atteint ce genre de supériorité particulier , qui caractérise la sensibilité champêtre. Ses Chansons , qui sont presque toutes des Romances , ont un je ne sçais quoi de tendre & de romanesque , qui plonge l'ame dans une ivresse mélancolique. *Le Cousin Jacques* a paru prendre Métastase pour un musicien , ou du moins pour un compositeur de profession , lorsque , dans les *P. M. du Parnasse* , il a fait dire à M. *Ortigababus* , s'entretenant avec *Phantasmata* , page 286. : *L'enchanteur Metastasio* , en le comprenant dans la liste des plus célèbres compositeurs modernes. Mais , comme les poësies de Métastase ont été mises en musique par plusieurs auteurs différents , qu'il serait trop long de nommer , l'auteur des *Petites Maisons* a compris sous le nom de Métastase tous les ouvrages de Métastase , c'est-à-dire , ces ouvrages mis en musique , ou la musique des Opéra de Métastase ; car l'un peut être pris pour l'autre , puisque , chez cet auteur célèbre , les ouvrages donnent

du prix à la musique ; & , chez presque tous les autres , c'est précisément le contraire.

---

( Page 75 , vers 18. )

*Des Pidou , des Pons , des Choisy.*

Le *Cousin Jacques* n'a vu que les *Pieces fugitives* , insérées dans l'*Almanach des Muses* , par ces auteurs agréables ; de-là il a conclu qu'ils devaient faire de très-jolies chansons ; il est probable qu'ils en ont fait aussi , & je crois en avoir vu , qui portaient leurs noms ; mais , si l'on craint de se tromper , pour parler à coup sûr , il vaut mieux substituer ces vers à ceux du *Cousin* :

*Vaudeville des Nivernais ,*

*Des La Harpe , des Beaumarchais.*

on fera sûr de citer d'excellents auteurs dans ce genre. On a généralisé ce nom de *Vaudeville* ; on comprend aujourd'hui sous cette dénomination , tout ce qui se chante en plusieurs couplets. De-là les *Opéra-Vaudevilles* , dans lesquels il entre souvent autant de *Romances* proprement dites , que de *Vaudevilles*.

---

( Page 76 , vers 2. )

*Que Monsieur Pis n'en avoit pas.*

Il me semble qu'il aurait fallu écrire *Pis* avec contraction. Il est surprenant que l'on n'ait pas percé une rue tout



exprès autour de la Comédie Italienne , avec cette inscription : *rue de Pis* ; ou *rue de Barré*. On m'a dit à Paris , qu'on songeait à placer près du Théâtre Italien , les Bustes en marbre de ces deux grands génies , précieux à la Littérature , à l'État & aux Amours ; modèles parfaits du bon goût ; & maîtres passés dans l'art de faire rire les *calembourdiers* du Parterre. *Les Vendangeurs* sont un chef-d'œuvre , les *Amours d'Été* sont un chef-d'œuvre ; la *Coupe des Foins* est un chef-d'œuvre ; leurs auteurs enfin sont eux-mêmes des chef-d'œuvres vivants de poésie , de philosophie , de décence & de jugement ; tout le monde en convient , excepté les gens de goût.

---

( Page 80 , vers 8. )

*La Chasse est un plaisir charmant.*

*Un plaisir charmant.* Je le crois ; mais souvent funeste au bien-être des villageois qui dépendent d'un gentillâtre , tout fier de ses droits & de ses parchemins moisiss.

Je pourrais ci er tel & tel *Seigneur* , meuble parfaitement inutile à l'État , & souverainement incommode à ses voisins , qui se fait un devoir d'abymer les productions de la terre , que le malheureux paysan , son vassal , cultive à la fueur de son front. Un seul jour , une seule partie de plaisir , a bien-tôt détruit l'ouvrage d'une année , & ruiné les espérances du cultivateur désolé. Le *Cousin Jacques* aurait dû , ce me semble , à l'article de la Chasse , dire

un mot de cet abus étrange , lui qui en a été quelquefois la victime. Un Hobereau fieffé , mon voisin , permettra à des laquais insolents de tirer dans mes Vignes , d'y amener une meûte de chiens , de saccager tout , de porter par-tout le ravage , la veille d'une Vendange ? les autorisera à chasser non-seulement dans ses terres , mais sur celles du Seigneur dont il relève ? On verra , au mépris des Ordonnances les plus sacrées de nos Souverains , non-seulement une récolte endommagée par la coupable audace de ce faquin parvenu , mais une valetaille impertinente , digne de la fange crapuleuse dont elle est sortie , insulter publiquement à la majesté des loix ? On se plaint ; les Tribunaux sont établis pour veiller à la conservation de nos héritages. Mais à la honte de l'humanité , on voit des Magistrats indignes , favoriser la licence effrénée d'une canaille réfractaire aux Édits , s'endormir lâchement à côté du despotisme Seigneurial , & opprimer , par leur tyrannique indolence , la portion la plus essentielle de l'État , celle des Agriculteurs , classe qui mérite avant toute autre , le profond respect des artisans , les égards distingués des riches , & la protection illimitée des Grands. O LOUIS ! PRINCE aussi juste qu'humain ! si , du haut de ton Trône , tu pouvais appercevoir de pareils abus ! si les Tribunaux Supérieurs , toujours si prompts à réprimer l'audace des oppresseurs , pouvaient être instruits de ces manœuvres qu'on dérobe avec tant de soin à la vigilance de leurs regards , le villageois infortuné , qui gémit sous le joug

## 92 NOTES DU CHANT IV.

d'un persécuteur opulent, cesserait bien-tôt de se plaindre, parce que tout rentrerait dans l'ordre.

Ce n'est pas que je prétende que ces abus, si révoltants, soient communs par tout le Royaume.

Tout le monde peut avoir éprouvé comme moi, qu'il vaut mieux avoir son domicile dans la terre d'un grand Seigneur, que dans celle d'un gentillâtre, ou d'un paysan parvenu. Un homme distingué par un haut rang, par une naissance illustre & par une fortune analogue à son état, se fera souvent scrupule d'attenter à la liberté des honnêtes Citoyens que le sort lui a subordonnés. Un Prince, un Grand chasse; mais observez que tous les paysans de ses terres sont heureux, qu'ils vivent presque tous dans une aisance convenable à leur état.

Il est rare qu'un Noble ne pense pas noblement, surtout en France. Mais je ne parle ici que de ces nobles d'hier au soir, qui valent moins que moi, & par leur naissance & par leurs qualités personnelles, qui se prévalent du droit chimérique que leur donnent trente mille livres de rente, pour envahir une infinité de privilèges que la loi leur refuse; en vérité, cela fait pitié! &, si un militaire ou un gentilhomme peu fortuné souffre ces indignes vexations de la part d'un insolent voisin, c'est qu'il n'a pas encore d'idée de la noblesse militaire.

*Et dubitant homines ferere, atque impendere curam?*

*Virg. Georg.*

---

P. S. J'ai cru pouvoir joindre à mes Notes une Ordonnance nouvelle, émanée du tribunal des Auteurs d'une Gazette assez *bonne*, & assez connue de ses abonnés, quoiqu'en petit nombre.

ORDONNANCE DE NOSSEIGNEURS

*les Auteurs, Propriétaires, Colaborateurs & Rédacteurs de l'illustriſſime Gazette, Madame la G. am...ique.*

Comme il Nous est revenu que, nonobſtant nos clameurs de *haro*, le *Cousin Jacques* non-seulement oſait encore s'imprimer, mais que ſes productions téméraires parcouraient la France & les Pays étrangers, qu'elles avaient la complaiſance de ſe laiſſer contrefaire, & l'audace de paraître effrontément ſur les rayons d'un grand nombre de Bibliothèques, Nous voulons bien permettre au Public de garder celles qu'il a entre les mains ; mais nous lui défendons



expressément, sous peine de notre indignation périodique, d'acheter à l'avenir aucun ouvrage du *Cousin*, quelque plaisant qu'il lui paraisse ; faisons pareillement défense audit *Cousin* de composer à l'avenir, ne fut-ce que le demi-quart d'une pensée, sous peine d'une punition exemplaire.

*Fait à ... le 18 Mai 1783.*

*Fin de l'Ouvrage.*

---

## AVIS DE L'ÉDITEUR.

*L*ES Personnes qui seront curieuses de se procurer les *Airs nouveaux du Cousin Jacques*, *Paroles & Musique du même auteur*, pourront s'adresser à *Mlle. CASTAGNERY*, Marchande de *Musique*, rue des *Prouvaires*, à *Paris* ; celles qui se trouveront à portée de l'Auteur, pourront s'adresser à lui-même, à *Chévrégny*, en *Laonnois*.

# AVIS DE L'EDITEUR

Les Personnes qui sont curieuses de se  
procure les Arts nouveaux du Confin lesques  
Paroles & Musique du même auteur, pourront  
s'adresser à M<sup>re</sup> CASTAGNER, Marchand de  
Musique, rue des Provins, à Paris, celles qui  
se trouveront à Paris de l'Autheur, pourront  
s'adresser à lui-même, en Languedoc.

22 JV 69